

Il y a 100 ans mourait Gottfried Keller (1819 - 1890) : le poète de la tristesse et de la joie

Autor(en): **Luck, Raetus**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **36 (1990)**

Heft (20)

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-848250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Il y a 100 ans mourait Gottfried Keller (1819 – 1890)

Le poète de la tristesse et de la joie

C'est un caprice du calendrier si deux événements d'importance nationale coïncident presque: en 1991, nous célébrerons le 700^e anniversaire de la Confédération et en 1990, c'est le 100^e anniversaire de la mort de Gottfried Keller. Et pourtant, on ne croit guère qu'il s'agit simplement d'une coïncidence curieuse si l'on se souvient que Keller a chez nous la réputation d'un auteur qui a décrit l'Etat et la vie publique dans notre pays à son époque de manière si expressive qu'il a aujourd'hui encore quelque chose à nous apprendre à ce sujet.

«Es blitzt ein Tropfen Morgentau
Im Strahl des Sonnenlichts;
Ein Tag kann eine Perle sein
Und ein Jahrhundert nichts».
Gottfried Keller

«A la maison doit éclore ce qui s'épanouira plus tard dans la patrie»: ces paroles que l'on cite souvent chez nous dans les discours ne sont précisément pas de Gottfried Keller, mais de Jeremias Gotthelf; cependant, les poésies de Keller, ses nouvelles, ses romans «Henri le Vert» et «Martin Salander», ses articles, ses essais et surtout ses lettres, montrent à quel point la Suisse, son histoire et ses institutions, les caractéristiques aimables et moins sympathiques de ses citoyens, constituent l'essence même des œuvres de Keller, révèlent son attachement à notre pays: attachement dans la joie lorsque le nouvel Etat fédéral que Keller comprend comme une grande promesse pour l'avenir voit le jour en 1848; attachement malgré la déception et la colère lorsque, vers la fin du siècle, la récession économique, l'effritement de la responsabilité sociale et une crise morale au sein du peuple ralentit l'essor du jeune Etat. Le roman «Martin Salander» est un amer bilan des événements de l'époque. Si nous nous plaignons à célébrer en Keller le joyeux chantre de la patrie, l'auteur de récits et de chants patriotiques inspirés par sa sociabilité, nous oublions parfois que son propre destin l'a doté d'antennes particulièrement sensibles aussi aux développements politiques et sociaux moins brillants.

L'évasion

De par son père qu'il dépeindra plus tard dans «Henri le Vert» comme un maître artisan ambitieux, désireux de se perfectionner, se sentant tenu de faire la preuve de ses capacités, Keller semble destiné à occuper une place dans la bourgeoisie traditionnelle et consciente de sa propre valeur. Mais il n'a que cinq ans quand son père disparaît; sa mère se remarie; ce mariage ne durera pas longtemps mais – tout comme le décès de son père – il ne sera pas sans conséquence: la suite logique de ces événements veut que

Keller, à 14 ans, se fasse renvoyer de l'école industrielle cantonale par mesure disciplinaire et il est dans la logique des choses qu'un an plus tard, il se décide, non pas pour une solide formation professionnelle, mais choisit de prendre le contre-pied et de tenter sa chance comme artiste. Cette carrière



Karl Stauffer-Bern (1857 – 1891).
«Gottfried Keller», 1886. Esquisse à l'huile.
Kunsthau Zurich (Photo: Zentralbibliothek Zurich)

commence dans les ateliers de quelques artistes zurichois; Keller la poursuit à Munich en 1840 mais elle aboutira, deux ans plus tard, à une profonde misère matérielle et morale. Un de ses amis a dit que l'on ne pouvait nier «un certain quelque chose» à l'œuvre de Gottfried Keller dans cette période ou il s'initie à l'art; mais cette œuvre doit plutôt évoquer périodiquement pour nous une intéressante préparation à la création du poète – c'est précisément ce qui ressort d'une nouvelle et belle monographie de Bruno Weber intitulée «Gottfried Keller Landschaftsmaler» et d'un ouvrage publié par Hans Wysling à l'occasion du centenaire de la mort de l'artiste «Gottfried Keller 1819 – 1890» (les deux publications à Zurich, 1990).

Le retour

En 1842, Keller quitte Munich et revient à Zurich. Trois ans plus tard, il écrit à un ami: «(...) Il faut que tu saches que je suis un poète fondamentalement radical et que je partage heurs et malheurs avec mon parti et mon temps». Cette époque est marquée par les tensions et les conflits entre les partisans du développement des droits et des libertés du peuple ainsi que des structures démocratiques et les défenseurs d'un Etat fédéraliste conservateur et autoritaire, lié à la religion. La fermeture des couvents dans le canton d'Argovie (1841), le rappel des Jésuites à Lucerne (1844), les expéditions des corps-francs (1844/45), la guerre du Sonderbund (1847) sont des phases de cette lutte qui trouva son épilogue dans la fondation du renouveau; mais il ne se contente pas de prendre position, il participe activement à la lutte avec l'arme qu'il manie – un peu à son propre étonnement – avec grande dextérité: avec l'écriture et les vers, avec le pamphlet et la poésie.

Les années d'études

Après la création du nouvel Etat, il constate toutefois lui-même que son jeune talent lyrique se dessèche dans le désert. Ses amis politiques qui se sont vu confier des postes importants, savent faire preuve de reconnaissance et il obtient grâce à eux du gouvernement une bourse qui lui permettra d'acquérir le savoir que l'école lui a refusé. Des séjours à Heidelberg et Berlin le mettront en contact avec des artistes et des intellectuels, avec le philosophe Ludwig Feuerbach par exemple, auteur du livre «L'Essence du christianisme» (1841), qui devient pour Keller un guide et un modèle et l'aide à définir sa position par rapport à l'Eglise, à la foi. Encore une fois, il vit l'angoisse d'une existence incertaine, frôle de nouveau l'échec artistique et financier. «En larmes», il parvient à terminer «Henri le Vert», œuvre à laquelle il travaille à Berlin surtout, «se fondant sur sa propre expérience et son vécu» quatre volumes qui, avec la première partie du recueil de nouvelles «Les Gens de Seldwyla» fera la renommée littéraire de Keller en Suisse et au-delà de nos frontières. Puis il revient à Zurich.

Fonctions politiques

Vont suivre alors des années de consolidation sociale et professionnelle. Il lie des relations amicales avec des professeurs du Polytechnicum (EPF), où on lui propose une chaire d'enseignement qu'il n'acceptera pas. En 1861, il est nommé premier chancelier d'Etat du canton de Zurich (il le restera jusqu'en 1876) et élu membre du Grand Con-



seil, le législatif cantonal (jusqu'en 1866). Le poste de chancelier constitue un grand honneur mais ne laisse que peu de liberté pour la création littéraire. Néanmoins, tout en assumant cette haute fonction, il publie en 1872 les «Sept Légendes», en 1873 et 1874 les trois, puis quatre volumes du cycle des «Gens de Seldwyla». Après avoir quitté la fonction publique, il fera paraître les «Nouvelles Zurichoises» en 1877, «L'Épigramme» en 1881 et «Salander» en 1886, la seconde édition revue de «Henri le Vert» en 1879/89 et le recueil de poésies en 1883 – une œuvre vaste et variée qui sera réunie en une édition intégrale de dix volumes en 1889.

Les honneurs

Les témoignages de la reconnaissance de son talent dans l'opinion publique ne manquent pas: Il fut fait docteur honoris causa de l'Université de Zurich; la ville de Zurich lui offrit sa bourgeoisie, expression de sa reconnaissance particulière pour les «Nouvelles Zurichoises», cycle de poésies vivantes; le Conseil fédéral lui adressa une missive de félicitation à l'occasion de son 70^e anniver-

saire; l'éditeur versera des honoraires dépassant 30 000 marks pour la version intégrale de l'œuvre: tout cela traduit l'admiration et la reconnaissance du talent.

La solitude

Y a-t-il là pour Keller une raison suffisante d'être satisfait, fier de son œuvre? Ses dernières années sont plutôt marquées par la résignation, cette résignation dont il a dit autrefois – pour de tout autres raisons – qu'elle n'était pas «une belle contrée». Cela tient peut-être à la solitude qui ne le quittera jamais tout à fait, malgré le plaisir qu'il a tant manifesté à se trouver en société et à participer à des fêtes. Il n'est pas impossible qu'il y ait un rapport quelconque avec sa petite taille: une tête imposante sur un torse de belle prestance, porté par de courtes jambes, c'est ainsi que l'on a décrit le poète dans sa cinquantaine; sa petite taille (il se qualifiait lui-même de «petit bonhomme» alors que son passeport indique 162 cm, ce qui n'est pas si petit) ne lui a pas rendu la vie facile dans ses relations avec les dames élancées dont il est tombé amoureux. Il est resté célibataire. Tout cela n'est certes que spécula-

tions, mais Keller s'explique lui-même dans une lettre de 1881: «Pour finir, la tristesse s'empare toujours plus ou moins de ceux qui s'intéressent un tant soit peu à autre chose qu'au prix du pain; mais qui, pour finir, voudrait vivre sans cette tristesse paisible sans laquelle il n'est pas de joie véritable?» Est-ce «pour finir» ce contraste dialectique, original et intemporel, de tristesse et de joie qui assure à l'œuvre de Keller sa pérennité et touche aujourd'hui encore le lecteur?

Raetus Luck, Vice-directeur de la Bibliothèque nationale suisse

Ouvrages disponibles en français: Henri le Vert, trad. Zimmermann, L'Age d'Homme, 2 vol. Henri le Vert, trad. La Flize, Aubier-Montaigne 1946, 1 vol. L'Épigramme, trad. Benjamin et Jeanlouis Cornuz, L'Age d'Homme. Roméo et Juliette au Village, L'Age d'Homme, coll. Poche Suisse. Le petit Chat Miroir, d'après Keller, conte pour enfants, L'Ecole des Loisirs. Ajoutons-y Martin Salander, trad. Benjamin et Jeanlouis Cornuz, à paraître aux éditions Zoé. La monographie de Gottfried Keller, par Jeanlouis Cornuz, est parue aux éditions Favre, Lausanne 1990.



The Sweet Connection.

Sprüngli is your best Swiss connection for sweet affairs. No other kind of regards from back home would be more welcome than delicious pralines, truffes or Züri Leckerli.

Please send me your brochure: Gift Parcels Specialities Pralines Check your preference.

Address: _____

Send to: Confiserie Sprüngli, Paradeplatz, CH-8022 Zurich / Switzerland, Tel. 00411/22117 22, Fax 00411/211 34 35